

ANNE ÉLAINE CLICHE

LA SAINTE FAMILLE

roman



LE QUARTANIER

À la mémoire de François Peraldi

Temps mort

Faire un roman qui part d'un corps que l'on descend en terre – et qui rayonne, à contre-temps, jusqu'à l'agonie qui a précédé la réunion des personnages au cimetière... Pourquoi écrire cette histoire lugubre qui se définit selon les axiomes hermétiques de Ciano (cf. théorie de la discordance)? Pourquoi ce roman dévasté, poussiéreux (*dusty...*), déprimant? Qui hérite en fin de compte? Qui a rédigé ce testament mensonger qui n'est qu'un tissu monstrueux de mensonges et de faux dons successoraux...?

À faire...?
avant de mourir.

HUBERT AQUIN

ARIA

On enterre un enfant. Le sol défoncé, ravagé, embaume. Une vapeur tiède s'élève de la fosse, décompose la lumière de l'après-midi en fines particules qui vont se perdre à la cime des frênes. Il doit y avoir quelque part une eau souterraine plus chaude qui suinte. Un filet. Le pied du père a provoqué un léger éboulis. Il se tient trop près. Derrière lui, il y a une petite fille. Hélène, sa nièce. Elle regarde dans la direction opposée. De là, on peut voir le catalpa planté à l'entrée nord-ouest du cimetière, rue Decelles. Les fleurs du catalpa sont inodores. À distance, elles font des taches blanches impossibles à compter à cause de l'air. Cette vapeur ! Une, deux, trois... Non. Une, deux, trois... Non. Avant d'aller à confesse, les enfants ont quelquefois ce genre de taches blanches à la surface de l'âme. Ce sont leurs fautes, dilatées par l'oubli. Une, deux, trois... Non. Andrée, la mère de l'enfant qu'on enterre, se tient à gauche de Paul, le père. Son regard capte l'espace mais ne semble pas le traverser. Il y a longtemps que l'enfant est mort. Mais c'est

aujourd'hui qu'on l'enterre. Quelqu'un tient le bras de la mère : Daniel, père d'Hélène, frère de Paul, oncle de l'enfant mort. Il est avec sa femme Ruth qui semble occupée à lire attentivement les stèles alentour. Elle bouge un peu la tête, plisse les yeux, déchiffre. Ses lèvres remuent. La mère et le père de Ruth se trouvent en face. De l'autre côté du trou. Tous les deux ont les mains jointes sur le bas-ventre. Sara, la sœur de Paul, accompagne leur frère Jean. Elle chuchote quelque chose à sa fille Clara qui pleure. Jean aussi murmure en renversant la tête. Il reste un moment ainsi, le visage dans la lumière. Retourné. On entend une sirène de pompiers. Ou d'ambulance. La pulsation de la ville au-delà des frênes heurte le Mont-Royal et se répercute sur la nuque, les reins... retombe du ciel. La tête de Jean revient lentement vers la poitrine, s'arrête à mi-chemin pour observer Paul, le père. *De profundis clamavi... clamavi.* Marius, le plus jeune des frères de Paul, est resté seul dans l'allée, en retrait. Il s'avance vers le prêtre. Tous les corps sont traversés par l'humidité. Les lignes des regards strient la gaze de l'air et convergent enfin. Marius a pris l'urne. Il la dépose au fond de la petite tombe, sur la glaise inégale. Paul lui dit d'attendre encore. Il récite les paroles de l'Évangile selon saint Matthieu : « De même que Jonas fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours et trois nuits, de même le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre durant trois jours et trois nuits. » Sourire. Les mains qui procèdent à l'enterrement sont habiles. Le trou se

Aria

referme. Les ongles noirs de Marius et les poignets de sa chemise blanche s'envolent, se retirent. L'enfant est enterré. Selon les volontés de la famille.

Anne

PREMIÈRE VARIATION :
LE TOMBEAU

Montréal, ce 1^{er} septembre 1991

Aucun vœu de mort n'a sans doute jamais été prononcé. Mais l'enfant est mort. Ce n'était pas le mien. Je n'irai pas à l'enterrement. Si l'on peut appeler enterrement la déposition des cendres dans le mausolée *La Pietà*, à l'entrée nord-ouest du cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Au printemps. La mort d'un enfant est une chose impossible. Trop désirable. Et secrète. C'est à cause des parents. Et de cet enfant d'eux qui nous colle à la peau. Toute une vie. À la mort de Pierre, il n'y a pas eu de survivants. Le père et la mère se sont retrouvés et perdus sur les cendres. Quelques mots, quelques lettres, flambés dans l'urne. Avec l'enfant. Au jour venu, la famille du père sera là. Mais le fils mort a déjà raturé la part vive du nom, de la descendance. Une rature, ce n'est pas rien. Il va falloir se recueillir. Se recueillir sur les cendres du nom de famille. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Ce

n'est pas une histoire triste. Et ce n'est pas morbide, la mort. C'est une histoire de famille.

/ ORAISON 2

Il arrive qu'une lettre se perde et n'arrive jamais à destination. Ce n'est pas une question d'écriture, l'adresse est parfaitement lisible. N'importe qui peut la déchiffrer. Seulement, le receveur – qui n'est pas le destinataire – égare la lettre ou néglige d'en corriger le parcours. Il se peut aussi qu'il désire la lire ou la faire disparaître sans l'avoir lue, pour une raison quelconque. Ou sans aucune raison. Il semble que bien des textes ne nous soient jamais parvenus. Perdus, cachés, trafiqués, traduits, brûlés.

La lettre que je tiens dans ma main sans la lire ne m'est pas adressée. Jean me l'a remise hier au moment où je lui disais (je souriais) que Paul m'a promis ses « confessions ». Jean avait l'air inquiet (pour moi ? pour son frère Paul ? pour lui-même ?). Il a pris la lettre dans la poche intérieure de sa veste et me l'a tendue :

– Moi, il y a longtemps qu'il me fait des aveux mais je ne veux pas lire ça.

Je tenais déjà la lettre. Je n'ai pas déplié tout de suite les minces feuillets.

– Lis-la donc, toi ! (Toujours cette violence.) Lis-la !

Je voyais la face de Jean, son geste aussi, un peu rigide, du bras.

— Qu'est-ce que tu veux que je lise ?

— Les belles phrases, le fatras. Rien. Paul m'a toujours adressé des lettres. Depuis qu'il connaît l'alphabet, il m'écrit. N'importe quoi. Des mots. Il peut rester des mois, des années sans m'écrire. Puis d'un seul coup ça le reprend : une missive ! Une épître ! Un message ! Je n'ai jamais compris mon frère. Mon cher célèbre et petit frère. Ce n'est pas à moi qu'il parle, je suppose. J'ai des boîtes pleines de lettres que je n'ai pas lues ou si peu. Qu'est-ce que ça ferait que je les lise ? Je me fous des phrases de Paul. (Plus bas, plus doucement.) Garde-la, garde-la donc, toi.

Il avait l'air épuisé. Moi, incapable de lui rendre la lettre... arrêtée au milieu d'une scène où je reçois une lettre qui ne m'est pas adressée.

Jean s'apprêtait à partir depuis longtemps... il m'a embrassée. Mais il restait là sur le pas de la porte, les yeux dans le corridor, sur l'ascenseur, le tapis, avec son masque de faux perdu. Il a enfin prononcé quelque chose que je n'ai pas compris tout de suite, seulement deux ou trois secondes plus tard. Il demandait, mais comme une grâce, un verre d'eau. J'ai pensé : un supplicié. Quand je suis revenue avec le verre, il n'y avait personne.

C'était hier.

La langue des textes sacrés est multiple. La langue originelle des Évangiles pose une question troublante, comme la destination de la lettre. L'Église affirme que la langue de la nouvelle alliance est le grec, ou l'araméen.

Mais de plus en plus d'auteurs chrétiens avancent que l'hébreu serait la lettre perdue, raturée, trafiquée, traduite, brûlée. Certains Pères de l'Église connaissaient, en effet, une version hébraïque de Matthieu. Ces propos soulèvent encore de violentes réfutations. À la fin du Second Temple nous assure-t-on, les juifs parlaient araméen. Mais l'Église repose sur un jeu de mots si pauvre en toutes les langues de la chrétienté! On peut donc admettre que le jeu de mots résiste à la combustion et la révèle. Et que « Tu es Pierre et sur cette pierre... » renaît indéfiniment de ses cendres.

/ ORAISON 3

Aujourd'hui : 1^{er} septembre. Depuis trois jours, Paul vit seul dans son atelier de la rue Saint-Jacques. Je suis seule moi aussi et j'écris. Que puis-je écrire? Rien, sauf l'imprévisible roman de cette absence de Paul. Une absence à ensevelir ici. Je trace une croix. Voici le site d'enfouissement sur lequel notre amour commence et ne s'achèvera qu'avec notre mort. Paul et moi. Quelle est notre alliance? Une alliance nouvelle. Et l'ancienne n'est pas abolie mais se resserre ici d'un second tour. Éternel second tour. Ce sera l'histoire d'une conversion. Car l'ancienne alliance ne s'efface pas. La mémoire nous tient, ne nous lâchera pas. Nous ne sommes plus des enfants. Avant moi, Paul en a connu d'autres. Avant lui, j'ai si mal

aimé. Il y a des histoires qui se multiplient, d'autres qui se convertissent. Nous sommes des convertis.

Le schisme est dans la Bible. Parfaitement lisible. Je parle de la Bible catholique. Le Livre, en effet, commence en hébreu. Pour les juifs, il finit aussi en hébreu. Mais les chrétiens se rassemblent autour d'un phénomène très singulier, presque inexplicable. L'ancien Livre n'a pu, dit-on, s'*accomplir* en sa langue. Les évangélistes auraient-ils perdu leur langue de feu ? Le schisme se produit là. À la Pentecôte. Matthieu, Marc, Luc et Jean parlent en langues dont le feu enflamme et brûle la langue du Livre. Où sommes-nous donc advenus pour chercher éperdument nos noms dans les cendres de l'Évangile ? Pierre s'appelait Simon. Mais Jésus l'appelle Pierre. Les chrétiens affirment que c'est à cause du jeu de mots. Piètre jeu de mots. En araméen, cela donne *Kephas*. Et ailleurs : *Pietro, Petrus, Pierre*. Chaque fois, c'est un caillou, une roche, un rocher.

D'où me vient cette tristesse ? Moi qui cherche le livre à écrire et ne le trouve pas. Moi qui toujours m'apprête à écrire le livre d'un autre, d'une autre, avec mes mots qui leur manquent, avec ma langue qu'ils ne parlent pas. Je ne suis pas une enfant du Livre. Ô Paul ! Je porte depuis ma naissance un deuil cuisant car on a brûlé la langue et la bouche des témoins qui m'annoncent. Et je pleure éternellement sur cet autodafé qui me déshérite et m'arrache à mon âge. Je bute et trébuche sur le roc de l'Église, pierre funéraire, dalle inamovible et scellée sur notre incarnation.